

ction

Conte des villes

Le jardinier du bout du monde

Le jardinier du bout du monde

Philippe Berthelot - Lor

Le bras tendu vers le ciel, la main pleine de graines, le père Simon donne à manger aux oiseaux.

Mais le temps passe, et le monde change autour de son jardin... qui devient le bout du monde.

Philippe Berthelot
47 Av de la liberté
94260 Fresnes
06 30 53 18 25
phil-bert@club-internet.fr



Conte des villes

Le jardinier du bout du monde

Philippe Berthelot - Lor

Philippe Berthelot
47 Av de la liberté
94260 Fresnes
06 30 53 18 25
phil-bert@club-internet.fr

C'était il y a... presque maintenant, dans un endroit pas loin d'ici, aux alentours de Grande-Ville.

Avant d'être ce qu'il est aujourd'hui, le Père Simon avait été jeune, comme vous... et moi. Bien avant, il avait même été un enfant, comme vous... plus tout à fait comme moi !



Son père était maraîcher. Ce qui ne veut pas dire qu'il vivait dans un marais, mais qu'il faisait pousser des légumes dans la terre. Des carottes et des navets, des blettes et des courgettes, des poireaux et même des haricots, des patates de terre pour faire des frites et des pommes d'amour pour la sauce tomate. Avec lui, Petit Simon apprit l'art de cultiver les graines, mais seulement les bonnes ! Impitoyable avec les mauvaises herbes, il les assommait d'un coup de binette, les ratissait puis les faisait brûler ; il arrosait avec soin ses petits choux, qu'ils soient de Bruxelles ou d'ailleurs, ses laitues, ses scaroles, ses radis, son persil, ses rutabagas ; il s'occupait de ses oignons et surveillait la rhubarbe à Papa.

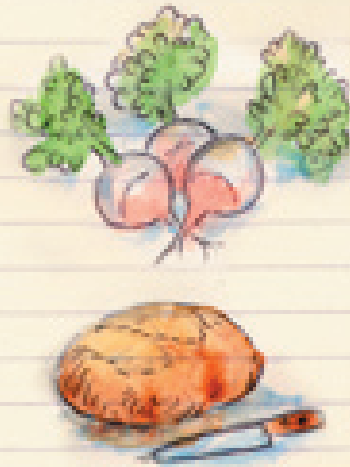
Quand il humait la terre mouillée, le thym, la menthe, la citronnelle, ou quand, dans la fraîcheur du soir, le basilic parfumait le coucher du soleil, il était heureux comme un roi.

Mais ce qui lui plaisait par-dessus tout, c'était donner à manger aux oiseaux ; le bras tendu vers le ciel, la main pleine de graines. Ses amis l'avaient adopté au point que les plus audacieux osaient picorer dans sa main. Les rouges-gorges, les mésanges, les chardonnerets, les fauvettes se régalaient, et sifflaient en remerciement des petits airs très gais, comme quand ils font la cour à leurs dames oiselles.

...Le Temps Passait Comme Graine Qui Germe....



Petit Simon devint Monsieur Simon. Il était temps pour lui de s'installer à son compte et de faire son beurre en vendant des épinards.



Il acheta un champ pas loin de Grande-Ville, dans la campagne alentour. Le matin de très bonne heure, il arrachait des légumes frais, les mettait en bottes dans une grande hotte, posait la hotte sur une brouette et poussait la brouette cahin-caha sur le chemin de la ville, évitant les cailloux et les trous. Aux portes de Grande-Ville, il y avait des marchés et des marchands, des marchandes des quatre saisons, des marchandes de poissons, et... plein de Monsieur Simon..

Ses légumes vendus, il achetait au boulanger un gros pain à la croûte dorée, tout chaud, qui sentait bon le feu de bois, puis il s'en revenait.

Comme il n'avait pas un radis, ou, si vous préférez, pas beaucoup d'oseille, bref, comme il n'était pas très riche, il n'avait pas les moyens de se faire construire une belle maison en pierre. Il s'était fabriqué une cabane toute en planches au milieu de son champ. C'est là qu'il habitait, à côté de ses outils, de ses graines et de ses semis, d'une serre et d'un bassin rempli d'eau de pluie. Son chapeau ne le quittait jamais, pas plus que son grand tablier, et ses sabots inusables.



Au retour du marché, il s'asseyait à table, tranchait son pain avec son couteau, son petit couteau bien costaud qu'il gardait toujours sur lui. Après manger, il ramassait les miettes et ce qui lui plaisait le plus, le bras tendu vers le ciel, la main pleine de graines... mais ça vous le savez déjà. Les oiseaux ! Ses amis picoriaient les miettes au creux de sa main, les avalaient comme des petits gloutons, sifflaient comme des pinsons, roucoulaient comme des pigeons.

Une vie bien remplie que celle de Monsieur Simon ! Je bêche et je bine, je plante et j'arrache ; bêche aujourd'hui, bêche demain, à force de bêcher, tu remueras du terrain, disait-il, pour se donner du cœur à l'ouvrage.

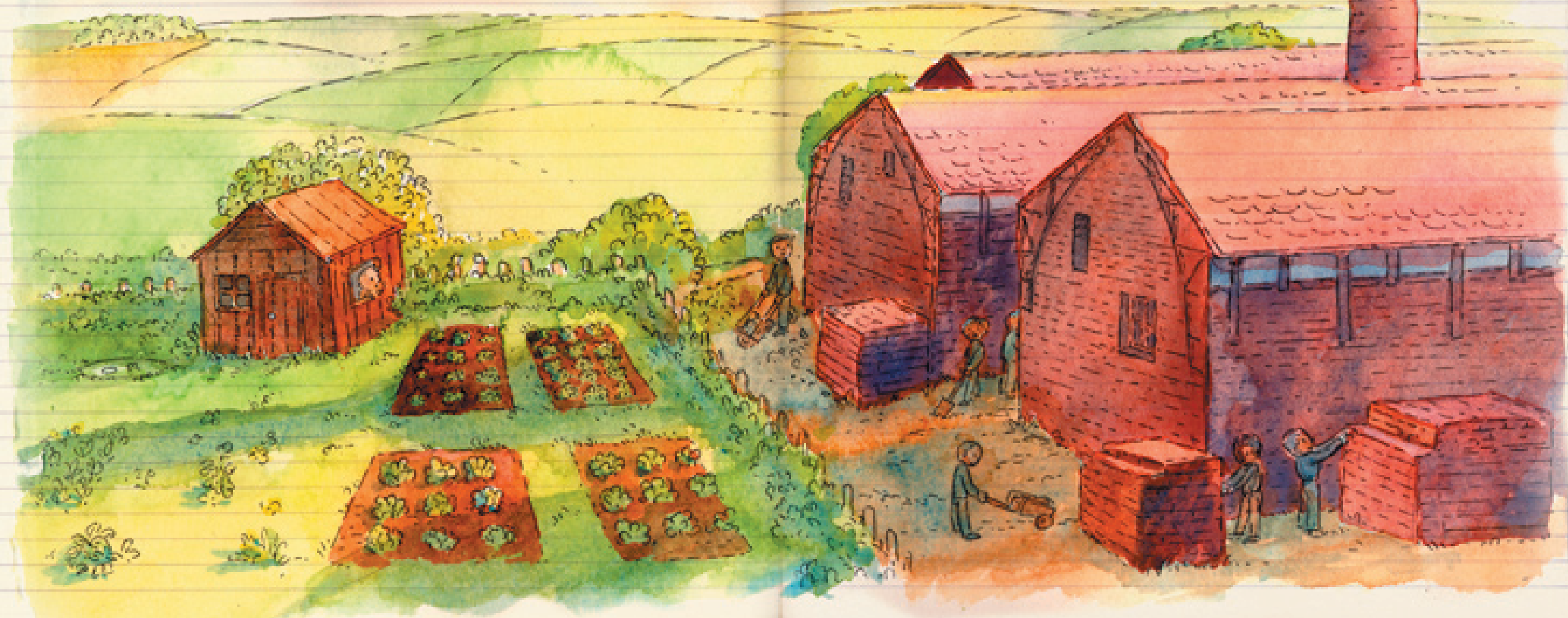
...Le Temps Passait Comme Une Fleur Qui Pousse...



Un jour de printemps, au petit matin, en ouvrant les volets de sa maison de bois, il fut stupéfait. Une ombre formidable assombrissait les salsifis, recouvrait les semis, noircissait les radis... et les patates avaient eu si peur que depuis ce jour elles se cachent encore sous la terre.

Quand il sortit sa tête par la petite fenêtre de sa maisonnette en bois de hêtre, il s'aperçut qu'une chose étrange avait poussé sur la gauche de son terrain. Il n'y était pour rien, il n'avait pas semé ce genre de plantation. Elle était sortie de terre toute seule, rouge comme une carotte, immense : sa cheminée touchait aux nuages.

L'Usine.





Il faut bien vous dire qu'en ces temps-là, Grande-Ville grossissait énormément. Des ouvriers affluaient. Il fallait les loger, leur construire des maisons. On avait fait venir des artisans qui savaient cuire l'argile pour faire des murs bien moins chers que les vraies maisons en pierre. On avait construit une grande fabrique de briques. Les femmes grattaient la terre sèche sous de grandes bâches amovibles, et les hommes la cuisaient au four, un four énorme et profond avec du feu qui ne s'éteint jamais. Les ouvriers s'approchaient si près des flammes pour retirer les briques chaudes qu'ils devaient boire des litres d'eau pour ne pas se dessécher et faner comme des fleurs oubliées.

Bah, s'est dit Monsieur Simon ! L'Usine est une bénédiction, tous les ouvriers vont acheter ma production.

Petit à petit, les légumes changeaient de couleur. Pas trop les carottes, plutôt les salades et les haricots. On aurait dit de nouvelles espèces mutantes aux jolies nuances... rouge brique. Le panache poussiéreux de la cheminée finissait par retomber dans les choux et sur les poireaux. Les choux rouges et les betteraves, on ne remarquait rien, mais les poireaux, personne n'en achetait plus.

Bah, s'est dit Monsieur Simon ! Je ne ferai plus que des carottes et des pommes sous terre. Il s'en est retourné bêcher.

Son travail terminé, le bras tendu vers le ciel, la main pleine de graines ou de miettes... Les oiseaux s'invitaient à dîner chez leur ami jardinier et, en remerciement, lui chantaient leurs chants de printemps.

Une vie bien remplie : sème aujourd'hui, sème demain, à force de semer, tu récolteras bien.

...Le Temps Passait Comme Un Fruit Qui Mûrit...



Un autre jour, un autre petit matin, ce n'était plus au printemps, un vacarme assourdissant réveilla celui qu'au marché, on appelait maintenant le Père Simon.

Le sol tremblait, des grincements métalliques de plus en plus bruyants ; on aurait dit une colonne de chars en train d'aplatir le côté droit du champ. Des engins montés sur des chenilles, qui pelletaient, piochaient, marteau-piquaient, bétonnaient, des camions sales qui flanquaient derrière eux une longue traînée de goudron fumant, malodorant. De gros rouleaux comprenaient les plates-bandes du Père Simon. Le bord droit de son jardin était recouvert d'un fleuve noir, un fleuve qui ne coule pas.

L'Autoroute.

Il faut bien vous dire qu'en ces temps-là, il y avait beaucoup trop d'embouteillages pour quitter Grande-Ville et y revenir. L'autoroute était la voie de l'avenir. Le bitume largement répandu allait rendre la vie plus facile. L'axe du Nord au Sud se construisait, il allait abolir les distances, rapprocher les hommes. Les autos pourraient y faire du cent à l'heure et entrer dans la ville à toute vitesse.

Et les hommes des chantiers qui respiraient trop longtemps le goudron partiraient un jour mourir ailleurs, dans le pays de leur enfance.





Bah, s'est dit le Père Simon ! Ce nouveau chemin sans caillou est une bénédiction. Avec ma brouette, je vais pouvoir rejoindre Grande-Ville bien plus facilement.

En voyant le bonhomme et son drôle de véhicule à deux bras et une roue perdu au milieu des automobiles lancées à vive allure, des Dauphines et des Alpines, des DS et des ID, des Deux chevaux, des Quatre cent quatre et même des quatre-quatre, la maréchaussée accourut. Un car de Police-Secours le reconduisit chez lui manu militari. Et sa vie reprit son cours comme avant. Enfin, pas tout à fait ! Au fur et à mesure que le trafic s'intensifiait, de plus en plus d'enfants au fond de leur cage roulante lui faisaient des signes de la main.

Bah, s'est dit le Père Simon ! C'est bien mieux ainsi, ça fait de la compagnie.

L'odeur du goudron n'avait pas fait fuir ses amis à plume, qu'il continuait à nourrir au creux de sa main. Ils lui gazouillaient de leurs plus beaux chants de l'été. Arrose aujourd'hui, arrose demain, à force d'arroser, tout poussera bien.

...Le Temps Passait Comme Arbre Qui Grandit



Un autre jour, l'histoire ne dit pas si c'était le matin, elle dit juste que ce n'était pas en été, en ouvrant sa fenêtre, le Père Simon aperçut juste en face de lui, au bout de son petit lopin, une forêt métallique. Des grues au long cou s'affairaient, transportaient des parpaings, des murs, des bâtiments entiers. Des camions immenses passaient et repassaient juste au bout du jardin.

Le Grand Marché d'Intérêt National.

Il faut vous dire qu'en ces temps-là, il y avait au cœur de Grande-Ville un très vieux marché où les marchands venaient se ravitailler, où l'on achetait et vendait toutes sortes de denrées. C'était plein de rats affamés, de viandes faisandées, de légumes avariés et on ne pouvait plus y accéder. Il fallait agir : on avait décidé d'expédier ces halles dans un endroit plus approprié ; et ce fut là, juste devant le champ du père Simon.



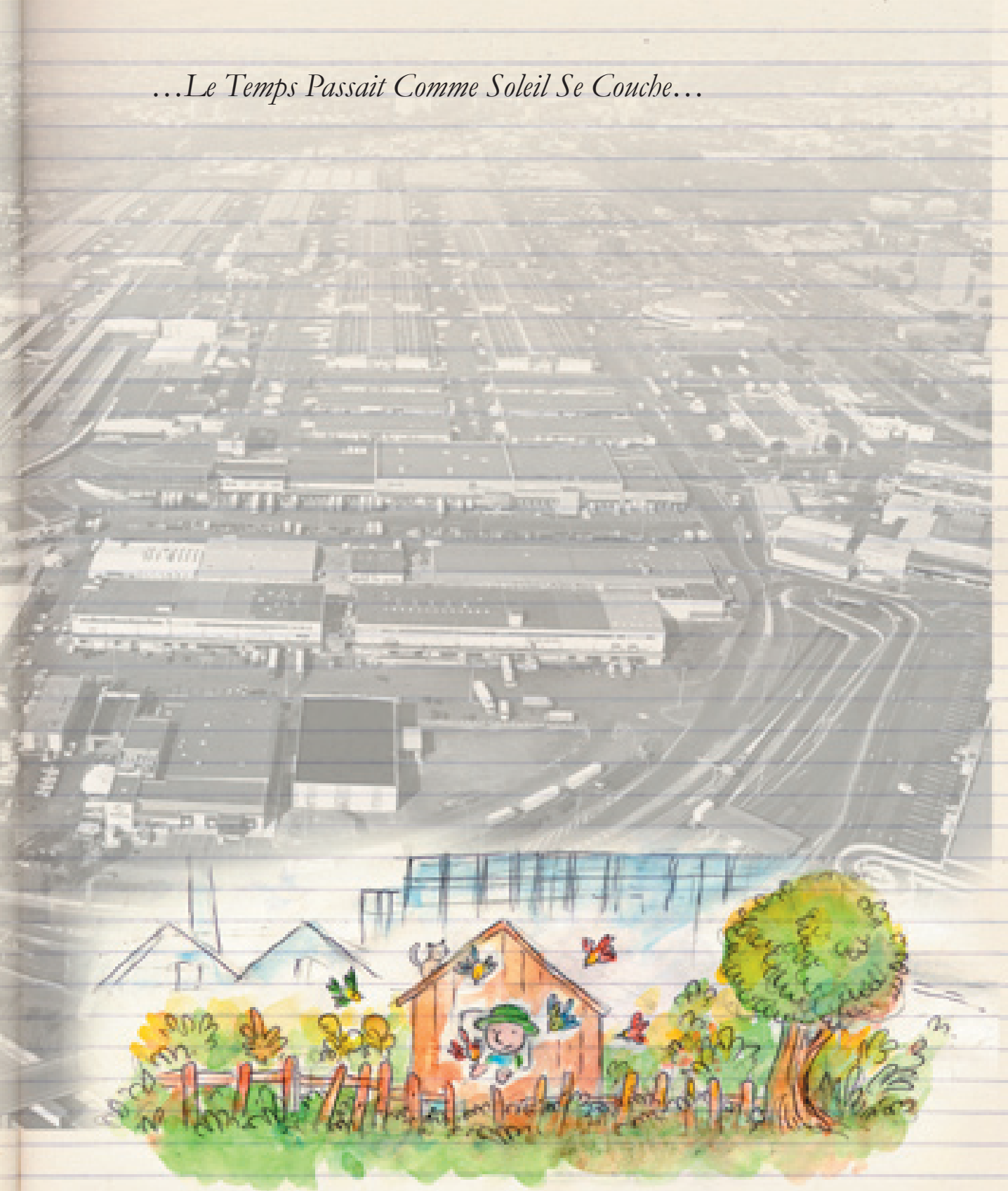
Quand il vit se construire le Grand Marché au bout de son jardin, il fut fou de joie. Le lendemain matin il se présenta devant la barrière avec sa brouette. Mais on l'empêcha d'entrer, on le renvoya chez lui : ce marché-là, c'était pour les gros producteurs du monde entier, pas pour le petit jardinier du champ d'à-côté.

Bah, s'est dit le Père Simon ! Au fond, tout ça n'est pas bien grave. Derrière chez moi, il y a un petit chemin qui mène tout droit au vieux village. Enfin, ce qu'il en reste ! Là, il y a un petit café, où l'on rencontre encore quelques anciens clients ; on se raconte des histoires, on joue aux cartes, on se dit qu'il serait temps de songer à la retraite ; on parle aussi de grands projets d'urbanisation, d'expropriation, un mot que ne comprend pas le père Simon.

Les oiseaux se faisaient de plus en plus rares. Il en restait juste assez pour tenir compagnie au vieux jardinier et lui chanter des chansons d'automne. Dans sa petite maison de bois, devant le Grand Marché, entre l'Autoroute et l'Usine, il vivait heureux.

Une vie encore bien remplie que celle du Vieux Simon. Cueille aujourd'hui, cueille demain, à force de cueillir... tu nourriras les humains.

...Le Temps Passait Comme Soleil Se Couche...



Jusqu'au soir où... Ce bruit-là, il le connaissait. Les engins de chantier montés sur chenille, le bitume qui coule à flot, noir, son odeur de cancer des poumons. Cette fois, c'était juste derrière sa baraque de hêtre, sur le petit chemin du vieux café.

La nouvelle autoroute.

Il faut vous dire qu'en ces temps-là, Grande-Ville était saturée, son boulevard périphérique était embouteillé jour et nuit. Il fallait agir. On avait décidé de construire une voie rapide, plus large, plus grande. Cela désengorgerait le centre, et permettrait de contourner Grande-Ville sans encombre. Rien n'arrêtait la marche impassible du progrès.

L'autoroute de l'Est vers l'Ouest avait recouvert le sentier du dernier bistrot. Le Vieux Simon ne mettait plus longtemps à faire le tour de son jardin. Sur la gauche, une briqueterie en démolition. Sur la droite, une autoroute embouteillée. Au bout du jardin, un grand marché très engorgé. Et, derrière sa maison, une voie rapide où les voitures roulent au pas. Bah, s'est dit le Vieux Simon ! Mes jambes sont fatiguées, à quoi me servirait un plus grand terrain ? Et puis, je n'irai plus par les chemins.





On avait oublié de l'exproprier. Il reste seul au milieu d'un bout du monde dont il ne peut plus sortir.

Son chapeau sur la tête, ses sabots usés, on pourrait le prendre pour un épouvantail. Pourtant c'est un être vivant. Comme une herbe obstinée qui pousse dans le béton, il trône au milieu de son terrain. Enfin, ce qu'il en reste !

Il vit toujours, et il est... le roi du bout du monde.

Il ne peut plus sortir pour faire les courses et il n'a plus la force de cultiver ses légumes. Comment fait-il pour manger ?

Je peux vous le dire. Je le sais. Je l'ai vu. Et vous aussi, vous pouvez le voir. Prenez l'avion depuis le Nouvel Aéroport de Grande-Ville, celui qui a été construit récemment tout près de la maison du Père Simon. Juste après le décollage, posez votre livre de contes sur votre siège et regardez par le hublot. Vous verrez quelque chose d'inattendu dans la banlieue de Grande-Ville. Entre les usines, les grands immeubles, les autoroutes, et le centre commercial, dans un tout petit endroit grand comme le bout du monde : un jardinier le bras tendu vers le ciel, la main vide... et des oiseaux par milliers, tenant dans leur bec une miette, un morceau de gâteau.



Des oiseaux par milliers... qui viennent le ravitailler.

